N° 22. — 3[me] Année

Juillet 1932

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE

L'AME DES PLANTES

Nous sommes trop accoutumés à nous figurer que nous sommes les seuls êtres sensibles de la nature et, si nous accordons aux animaux une part de cette sensibilité, c'est que leurs réactions très apparentes, leurs cris, leurs mouvements de fuite nous démontrent que nous commettrions une grossière erreur en les imaginant insensibles. Déjà, quelques-uns partagent l'erreur de cette petite fille qui, n'entendant pas crier les poissons estimait qu'ils ne pensent rien. Si le homard poussait des cris, personne n'aurait le courage de l'immerger vivant dans l'eau bouillante. A plus forte raison croit-on que les plantes, qui ne peuvent même pas faire un mouvement — ou si faible — pour se dégager de nos mains brutales, n'éprouvent aucune sensation. On le croit, on veut surtout le croire, car c'est un apaisement pour nous de ne pas voir le mal que nous faisons.

Si ce mal était nécessaire, si l'on ne blessait ou tuait les plantes que pour subvenir aux besoins de l'homme, il y aurait encore une excuse. Mais la plupart des humains ne peuvent voir une branche sans la casser, une fleur sans la cueillir, un arbuste sans l'arracher. Il ne faut que voir les foules du dimanche, traînant de gros rameaux d'arbres fruitiers, déjà à demi défleuris, pour comprendre quelle est la stupidité dévastatrice de l'être supposé intelligent.

Sur ce point, les Orientaux font preuve d'une sensibilité infiniment plus délicate que la nôtre. Si quelque nécessité les pousse à abattre un arbre encore plein de vie, ils s'en excusent à la victime, lui exposent le cas où ils se trouvent, le prient de ne pas porter témoignage contre eux devant l'Eternel.

Cette conception orientale de la vie végétale étant donnée, il est naturel que les premières expériences qui ont été faites pour démontrer la sensibilité du végétal aient été intentées en Orient, dans cette Inde si délicate, où les moindres nuances sont observées par des esprits pleins d'une fraternelle sensibilité pour tous les êtres.

Sir Jagadis Chunder Bose pensait depuis longtemps que la plante est un être qui souffre, puisqu'il aime et qu'il vit, mais il a voulu prouver que cette pensée était juste, et il a employé plusieurs années à expérimenter non seulement la sensibilité du végétal, mais aussi celle du minéral, dont les réactions sont moins apparentes encore, mais ne se produisent pas moins, ne sont pas moins constatées par des appareils scientifiques dont la précision ne saurait être mise en doute. Ces expériences ayant été faites d'abord dans l'Inde, Sir Bose a voulu les faire de nouveau en Europe. Il les a donc réitérées à la Royal Institution de Londres qui avait mis à sa disposition le Laboratoire Savy-Faraday; et les résultats obtenus en Europe coïncidèrent parfaitement avec ceux qui s'étaient produits aux Indes.

D'une part, même ceux qui ne sont pas extrêmement observateurs savent qu'il est des plantes sensibles au point de fermer leurs folioles au moindre contact. Ce n'est pas sans cause que l'on a nommé certains mimosas « pudica ». Un souffle un peu trop fort les fait se refermer et ils se ferment d'avance à l'approche de l'orage. On sait aussi que certaines plantes, notamment la drosera, attirent les insectes en leur offrant une substance mieillée étendue sur leurs feuilles et que ces feuilles sont un véritable piège où la victime

sitôt posée, est saisie, digérée, puis rejetée, vide, aussi loin que possible.

Le liseron des champs se ferme quand vient le soir et se ferme quand vient l'orage. Les fleurs en grappe de l'acacia et du cytise s'inclinent sur leurs pétioles pour offrir à l'averse une surface moindre et plus solidement groupée. Il existe donc dans la plante une conscience obscure qui dirige certains mouvements, la conduit, par un choix réel, à prendre telle ou telle attitude quand sa sécurité l'exige.

Il en est même dont les amours semblent dirigées par une volonté directe et sûre, comme les fleurs de la *valisneria spiralis*. Comme beaucoup de plantes d'eau, la valisneria porte ses fleurs mâles et ses fleurs femelles sur deux plantes différentes. Quand vient le temps de la floraison, un véritable roman se crée entre les deux plantes. La plante mâle érige ses fleurs directement vers la surface de l'eau; la plante femelle, douée d'une tige beaucoup plus souple, fleurit au fond de la source et ce n'est qu'au moment de s'ouvrir qu'elle déroule ses spirales pour arriver à la surface. Là, goûtant tout ensemble la lumière et l'amour, elle reçoit le pollen de la fleur mâle, puis se referme, replie ses anneaux serpentins et va « couver » au fond de l'eau le fruit qui perpétuera l'espèce.

Ce sont déjà des phénomènes assez marquants, mais il ne suffisait pas au légitime intérêt de Sir Bose pour la vie intime des plantes. Il n'a pas voulu qu'on attribuât leurs mouvements seulement à une sorte de prudence ou seulement aux nécessités de la fécondation. Il a tenu à prouver que la plante souffre en tout temps, qu'elle a plaisir ou peine tout le temps qu'elle vit, de même que font les êtres vivants.

Partant de données précises, il débute par cette parole : « Un des effets les plus frappants produits par une perturbation externe sur certaines matières vivantes est d'en modifier visiblement la forme. Ainsi, un fragment de muscle, pincé, se contracte. L'action externe qui détermine cette modification est dite l'*excitant*. Le corps capable de réagir est dit *excitable* ou *irritable*. Un excitant met donc un corps dans un état d'excitation qui se traduit par un *changement de forme*. »

Le problème était donc de prouver que la plante, sous une excitation extérieure, réagissait à l'intar des autres êtres vivants. Les facteurs des excitations imposées par lui à la plante furent la chaleur, l'électricité, la torsion dans des circonstances données, le contact avec des substances irritantes ou apaisantes. Déjà, Kunkel avait remarqué combien les sensitives ressentent les effets de l'électricité, mais il en attribuait l'action à la présence de l'eau dans les tissus. Il avait même constaté que, chez les autres végétaux, des phénomènes du même ordre étaient liés à la flexion des branches.

L'intention de Sir Bose était d'aller beaucoup plus loin, d'établir un véritable parallélisme entre la plante et l'animal. « Je désirais savoir, dit-il, en ce qui concerne les plantes, quelle était la relation entre les degrés de l'excitant et l'amplitude des réactions correspondantes; quels étaient les effets de la «superposition» des excitants; quand apparaissait la fatigue et comment elle influait sur les réactions; quelle serait, sur les réactions, l'influence d'une température extrême; et, enfin, si, de même que diverses substances chimiques sont toniques, anesthésiques ou toxiques pour le nerf et le mucle, il y en avait qui pussent agir aussi sur les plantes ».

Le premier résultat de cette recherche fut de constater que, chez la plante, toute application d'excitant amène une réaction électrique. Ces réactions sont plus ou moins fortes suivant les parties de la plante, mais elles existent toujours. Ces réactions ont été enregistrées par divers instruments de précision, en particulier un galvanomètre sensible apériodique d'Arsonval. La durée de la déviation de la bobine dans les conditions de l'expérience, est de 11 secondes environ. Un courant de 10 ampères donne, au spot, un déplacement d'1 mm. Les réactions s'inscrivent d'elles-mêmes sur une bande de papier enroulée sur un tambour et mu par un mouvement d'horlogerie. Un crayon ou un léger stylographe inscrit les mouvements. Ces mouvements sont d'abord en proportion exacte de l'excitation subie; puis, après un certain laps de temps, une diminution dans l'amplitude des lignes révèle la fatigue du sujet étudié.

Un mouvement rapide de torsion et de détorsion met la plante en un état de plus grande excitabilité et la moindre percussion produite aussitôt après inscrit des écarts beaucoup plus forts de la ligne. Devant ces effets contrôlés, il devient indubitable que ces réactions constituent un indice précis de l'activité physiologique. On trouve, en effet, que, toutes autres choses restant égales, tout ce qui tend à exalter ou à diminuer la vitalité de la plante tend aussi à faire croître ou décroître les réactions électriques. Ces effets électromoteurs sont très nets; ils atteignent des valeurs considérables, parfois jusqu'à 0,1 volt, ou plus. Ils sont proportionnels à l'intensité de l'excitant.

Sir Jagadis Chunder Bose est même allé plus loin. Il a placé les plantes à étudier sous l'influence d'excitants ou d'anesthésiques et il a vu que les plantes réagissaient à ces produits comme auraient fait des organismes animaux. Des feuilles de platane placées, les unes dans une eau additionnée de chloroforme, d'autres dans une solution de bichlorure de mercure, un troisième bouquet placé dans l'eau pure comme témoin se conduisirent exactement de la même manière que les pucerons dont elles étaient envahies. Plantes et animaux soumis à l'eau pure se portèrent fort bien et n'accusèrent pas de changement. Les feuilles placées dans l'eau chloroformée fanèrent et jaunirent, du centre à la périphérie, puis elles moururent. Les pucerons étaient morts avant même que la première tache fût apparue. Quant aux plantes placées dans la solution de bi-chlorure de mercure, elles moururent sans changer de couleur ni de forme, mais séchèrent sur place; les pucerons étaient morts aussi.

De ces expériences et de bien d'autres, il résulte que la plante est, comme nous-mêmes, soumise à la douleur et à la fatigue; que, dans ce dernier cas, le résultat d'une même excitation va décroissant, mais que, si l'on accorde quelques heures de repos à la plante-sujet, les excitations ramènent des effets sensiblement égaux à ceux qui avaient été déjà constatés. Il a pu même voir quelles plantes sont le plus facilement excitables et les plus résistantes à la fatigue. Il semble que les racines présentent les réactions les plus constantes.

Quoi qu'il en soit des nuances que l'on a pu constater, il résulte des si curieux travaux de Sir Bose que les plantes vivent, qu'elles vivent non d'une vie sans réaction, amorphe, en quelque manière, mais qu'elles sentent, souffrent, peuvent dépérir par suite de leur fatigue ou de leur douleur.

La sensibilité des plantes, leur âme, en un mot, n'est donc plus seulement un rêve de poète, une sorte de sentiment exacerbé de la nature qui peut sembler excessif aux gens réputés raisonnables. C'est une réalité profonde, indiscutable, démontrée scientifiquement par des tracés matériels, en un mot par des procédés par lesquels lesdits gens raisonnables et matérialistes sont sans défense.

Pour nous, nous n'avions pas attendu ces preuves pour être certains que l'arôme merveilleux de la fleur ne part pas d'un cœur insensible, que ses couleurs sont les manifestations d'une vie différente de la nôtre, mais riche de beauté, de force et de passion. Pour nous, qui croyons avec certitude à la chaîne ininterrompue des existences qui amènent « toute chair à voir le salut de Dieu », nous adoptons avec une émotion fraternelle cette parole du Rig-Véda placée en épigraphe sur les travaux de Sir Jagadis Chunder Bose:

« Le réel est un, même si les sages lui donnent des noms divers ».

Henri DURVILLE

LES PLANTES MAGIQUES

Dès le moment où l'homme eut assez de connaissance de soi-même pour regarder autour de lui non seulement dans le but de chercher sa nourriture, mais de comprendre comment se produisaient les phénomènes extérieurs, il s'aperçut que l'animal ne cherchait pas les plantes seulement pour en faire sa pâture, mais que, parfois, malade, affaibli, il allait tout droit à une telle plante et, par son ingestion, reprenait force et gaieté. Il comprit donc que les plantes possédaient des vertus spéciales et, dès la plus haute antiquité, la médecine rudimentaire de nos lointains ancêtres ne connut que deux formes de thérapeutique: l'exorcisme et la médecine par les plantes. L'exorcisme était pratiqué par le magicien ou le prêtre — c'était souvent la même personne — qui connaissait les esprits funestes et avait puissance de les déloger.

Pour la médecine des plantes, elle appartint de tout temps aux femmes, qui se les transmettaient de mère en fille, avec des « secrets », c'est-à-dire les mots qu'il faut prononcer en les préparant ou en les administrant, et aussi les heures, les mois, les conjonctions planétaires qu'il vaut mieux choisir soit pour la cueillette, soit pour l'application. Le nom des « remèdes de bonne femme » ne date pas d'hier, mais il ne passait pas, jadis, pour ridicule.

Le remède, dans ces époques, n'était pas seulement l'herbe qui guérit, qui supprime la maladie,

rend la force, donne la gaieté, c'était aussi la plante qui ranime des énergies plus cachées, qui donne à la femme un nouvel attrait aux yeux de l'homme qu'elle aime. En un mot, c'était la plante magique, et nous devons dire que la connaissance des plantes, à ce point de vue, est infiniment moins simple que veulent penser ceux qui croient que tout s'apprend dans les livres.

Même quand il ne s'agit que du soulagement du mal, il est des connaissances astrologiques dont l'utilité n'est point effacée. Certains chimistes, spécialement ceux qui font les préparations homéopathiques, n'ont pas oublié ces enseignements et s'en sont toujours bien trouvés. On ne devrait, par exemple, pas ignorer que tous les fruits, surtout ceux qui sont comestibles et succulents appartiennent à Jupiter, les racines à Saturne, les feuilles à la Lune, les fleurs à Vénus, le bois à Mars et les semences à Mercure. Le Soleil se manifeste dans leur sève, leur force vitale et, plus elles sont actives et bienfaisantes, plus il les reconnaît pour siennes.

Il est naturel qu'à Saturne, maître de toutes les contraintes et de toutes les choses cachées, appartienne la partie de la plante qui est recouverte par la terre; mais il est des plantes qui plaisent encore davantage au morose vieillard; ce sont toutes celles qui sont tristes, amères, noires de feuillage et sans fleurs. Les amandes du pin, par leur caractère secret, lui conviennent aussi et toutes les plantes à forte racine qui vivent sur les pierres et les font éclater comme fait la pariétaire, et aussi le saxifrage. Par contraste, et comme guérissant les maladies qui dépendent de l'astre sombre, on lui attribuait certaines plantes moins funèbres, le céleri, par exemple, remède excellent contre la goutte, la bardane et la sauge qui dissipent la surdité ou, tout au moins, les maux d'oreilles.

Jupiter, bienfaisant et bienveillant, était ami des plantes aux fruits riches et parfumés. Toutes les amandes lui plaisent, à cause de l'excitation légère qu'elles produisent dans les centres nerveux. Par suite de la tendance à l'apoplexie dont souffrent ceux qui subissent son influence, il aime aussi les diurétiques et les plantes qui amènent de fortes sueurs, comme la bourrache et les violettes. Ces dernières sont, d'ailleurs, ses fleurs de prédilection. Il commande aussi, pour la même raison, aux digestifs, à la menthe, surtout, et à la mélisse. Il a mis des forces merveilleuses dans la graine de kermès qui, au dire des vieux médecins, avait des pouvoirs presque magiques. On en faisait encore, pendant la Renaissance, une liqueur qui passait pour guérir de la peste et, à l'état de nature, enveloppée dans du drap rouge, elle guérissait le mal de Naples et les plus graves infections.

Mars, le violent, aime toutes les plantes qui lui ressemblent; qui recèlent des sucs âcres; qui portent des épines ou, comme l'ortie, des poils gorgés d'une humeur brûlante. C'est pour calmer la fièvre qu'il donne constamment à ceux qui sont sous sa signature et pour calmer toutes les formes d'irritation qu'il aime le poireau, l'arum, le plantain et tous les oignons, l'hièble qui guérit l'érysipèle, la moutarde qui, violente par soi-même, dérive sur l'extérieur les inflammations intérieures. L'ellébore qui fait évacuer la bile et, par ce fait même, dissipe les idées noires lui appartient également comme l'arrête-bœuf et la tormentille. Les plantes irritantes qui lui conviennent si bien ont, en outre, le don de lutter contre les maux qui proviennent de lui, l'ortie cicatrise les plaies, lutte même coutre la gangrène, la scammonée purifie le sang comme font aussi la salsepareille et la renoncule. Celle-ci peut rendre des services plus magiques encore, puisqu'elle lutte efficacement contre les philtres où il entre du sang. C'est encore à cause de leur action sur le sang que Mars aime les racines âcres comme le radis, le raifort et aussi les bulbes à odeur excessive comme l'ail et l'échalotte. L'ail, surtout, a ses préférences. On lui attribue le pouvoir de rendre la sagesse aux fous par intoxication et d'écarter les maladies contagieuses, le choléra et même la peste.

Le Soleil aime toutes les plantes sèches et odoriférantes. Sa plante de prédilection est la verveine, plante véritablement magique, par laquelle on combat la faiblesse de constitution (friction d'alcool de verveine sur les plexus) et qui, selon Van Helmont, donne l'amour de qui l'on aime. Il est vrai que la plante doit être cueillie dans des conditions astrologiques assez compliquées, mais excellentes pour en développer la force. Il aime la mélisse chère aux abeilles, si puissante sur le cœur et la circulation, la lavande qui est un antiseptique puissant et pas assez employé, de même que le thym si parfait contre les maladies des voies respiratoires. La chaleur naturel du safran, la riche douceur de la grenade lui conviennent aussi et la guimauve qui soulage les maux de poitrine. La dictame, le palmier, les dattes lui doivent leur sereine influence. Le Soleil aime encore toutes les plantes à fleurs jaunes, l'hélianthe qui porte son nom, le souci, la chélidoine et les oranges qui lui doivent leur pouvoir sur la circulation.

pouvoir qui se manifeste heureusement sur le teint des femmes quand elles mangent beaucoup de ces fruits d'or. Une plante solaire encore et qui jouit autrefois d'une grande renommée, c'est le romarin. On lui attribuait le pouvoir de raviver la mémoire, de conforter le cœur, de dissoudre les ecchymoses. Il était la base de l'eau fameuse de la Reine de Hongrie, si précieuse à nos grand'-mères. Le romarin et le mélilot doivent être cueillis au grand soleil, le Dimanche dans la matinée. Le mélilot, le bleuet et l'hysope, excellents contre les maladies des yeux appartenaient de droit à Phebus, maître de la lumière. Le Soleil, cœur du monde, se donnait pour devoir de raviver le cœur et d'y porter la joie.

Vénus qui donne la beauté se plait naturellement à cette beauté, à tout ce qui la donne et à tout ce qui la conserve. C'est pourquoi nous trouverons sous son patronage tout ce qui est utilisé dans les soins de la toilette et dans les philtres d'amour.Elle a donné à la racine du cyclamen une puissance merveilleuse pour faire la peau lisse et unie et lui rendre une transparence qui rend tous les fards inutiles. Le fade pourpier, employé en lavages chauds, fait disparaître toutes les petites inflammations locales et les dérive sur les fonctions du rein et de la vessie dont elles proviennent souvent. La fève, marquée du sexe féminin, et dont le parfum excite les passions, toutes les fleurs aux parfums voluptueux, la tubéreuse, le narcisse, tout ce qui touche à l'amour sensuel appartient à Vénus, de même que la jacinthe et le muguet. Mais ce qui lui plait, ce sont les lys et les roses. La déesse leur a conféré toute sorte de vertus curatives. L'eau de roses rouges fortifie les chairs, purifie l'haleine, soulage la gorge. La décoction de roses blanches est un véritable philtre qui rajeunit les corps vieillissants. Quant au lys, sa fleur conservée dans l'huile efface toutes les cicatrices, surtout celles des brûlures, et son oignon cuit, écrasé, combiné à la lanoline, constitue la base de bien des crèmes de beauté qui ne lui ajoutent qu'un nom plus sonore.

Mercure, dieu de la parole, protège toutes les plantes qui guérissent les maux de la respiration: la guimauve, l'achillée, l'aulnée, la réglisse, la serpentaire, la quintefeuille et toutes les plantes de qui les fleurs se présentent par petits bouquets comme font toutes les ombellifères et beaucoup de labiées. Toutes ces plantes, à l'odeur forte et roborative, participent des facultés de Mercure, si puissant sur tout ce qui touche le magnétisme et la force vitale. C'est pourquoi il favorise aussi les simples qui confortent le système nerveux, comme le genièvre, la pelure de coudrier et la pivoine, également le serpolet et la véronique.

La Lune patrone les plantes dont le feuillage est profus, les fleurs épaisses, claires et le plus souvent inodores, telles sont le plus souvent les fleurs aquatiques, ce qui convient parfaitement à la Lune dont le pouvoir s'étend sur toutes les choses de l'eau. C'est à cause de cette disposition particulière que la Lune préside à toutes les sécrétions, car tous les liquides, quels qu'ils soient, sont de l'eau, au point de vue occulte. Les plantes qu'elle aime sont les remèdes aux maladies inflammatoires, non par une sorte d'homéopathie, comme font les plantes de Mars, mais par un réel adoucissement. Ainsi agit le mouron sur l'entérite. La linaire, le cresson d'eau, le plantain, le poireau, la fleur et l'écorce du tilleul lui sont chers comme tout ce qui apaise et lénifie. La Lune a gardé des anciens mythes qui ont consacré sa puissance l'habitude de protéger les femmes en couches; c'est à quoi elle utilise la rose de Jéricho, le mouron et la pivoine que l'on utilisait contre les crises d'éclampsie et dans les cas d'envoûtement contre la jeune mère et son fruit. En tant qu'Artémis, patronne des vierges, la Lune aime les plantes qui favorisent la chasteté et permettent de lutter contre l'ardeur du désir: le nénuphar est le type de ces plantes, mais il ne faut pas oublier l'agnus castus, ni certains lauriers. Parmi les plantes chères à la Lune, il faut citer le gui dont les pouvoirs magiques avaient fait presque une divinité. Il agit encore sur le cœur, mais, dans les temps celtiques, on lui attribuait un grand pouvoir contre les maladies contagieuses; il développait aussi les facultés divinatoires. De même, le coudrier cher aux sourciers parce qu'il représente une énergie secrète mise en œuvre par le rayonnement de l'eau.

C'est de coudrier qu'était faite la baguette des magiciens, mais, pour devenir si puissante, la branche de l'arbuste doit subir une préparation spéciale. En tout cas, il faut choisir avec soin l'heure astrologique, car la magie ne peut s'accomplir sans l'aide des astres propices. On voit que les « connaissances instinctives » de nos ancêtres, si elles furent telles, ont grandement évolué et que la plus simple magie exige des connaissances et un travail qui préparent l'esprit à en comprendre la grandeur.

Anne OSMONT

L'ACTION DES PLANTES A DISTANCE

Nous avons dit que la plante irradiait un magnétisme et qu'elle éprouve des sensations comme font les êtres vivants. Pour nous en tenir à l'effluve magnétique, nous pouvons attester par une suite de travaux que les plantes peuvent agir, particulièrement à l'égard des sujets sensitifs, aussi fortement sans ingestion que par ingestion. Il en est, d'ailleurs, de même pour bien d'autres substances. Le fer, par exemple, quand il est pris « chimiquement pur » comme attestent certains produits, est parfaitement inassimilable; c'est donc par ses radiations qu'il agit — s'il agit.

En ce qui concerne les plantes, les Docteurs Bourru et Burot, imités depuis par d'autres chercheurs, ont fait plusieurs expériences extrêmement probantes du fait que les substances végétales, et spécialement les substances médicamenteuses, peuvent, dans certains cas, agir sans ingestion aussi puissamment que si elles étaient ingérées. Il va de soi que les sujets sur lesquels ces expériences ont le mieux réussi étaient des êtres doués d'une vive sensibilité; mais il n'y a là qu'une question du plus au moins et la certitude reste entière qu'une substance peut agir par radiation.

Chose singulière, non seulement les mêmes substances ont un même effet sur tous les sujets, ce qui ne serait que rationnel, mais elles produisent des effets qui se manifestent de la même manière. L'eau de laurier-cerise cause toujours un grand apaisement et amène l'extase religieuse. Le cyanure de potassium ne produit que de l'agitation et l'essence d'amandes amères provoque une exaltation sans extase. Il y a donc dans la nature même du laurier quelque chose qui atteint à certaines formes mystiques. Qu'y a-t-il de commun entre le dessin et l'essence de mirbane? Pourquoi l'essence de lavande évoque-t-elle des images de noyade tandis que l'essence diluée d'anis fait voir de beaux oiseaux bleus que la patiente veut saisir? Faut-il, comme dit Flaubert dans *la Tentation de Saint-Antoine*, « chercher dans les parfums la raison de l'amour? » Il y aurait là un bien passionnant et bien singulier problème.

Naturellement, les médicaments classés agissent dans le sens où ils agissent toujours. L'eau de fleurs d'oranger amène un apaisement qui se termine par un calme sommeil. Le chloral aussi donne le sommeil, mais avec des visions familiales. L'alcool fait naître des sentiments de gêne et de douleur, l'impression de dangers terribles contre lesquels n'existe aucune protection. Quand ce ne sont pas des animaux féroces, ce sont des personnes de fâcheuse mine de qui l'on peut avoir tout à redouter. L'ipéca, donnant des nausées, évoque la pensée du mal de mer.

Mais, toutes les fois que tel sujet se trouve dans une crise de terreur, de douleur, de malaise, provoquée par les drogues qu'elle tient dans sa main sans savoir ce qu'elles sont, en fioles bouchées et enveloppées de papier opaque, chaque fois que ce sujet se trouve dans un état violent, on passe au-dessus de sa tête le flacon de laurier-cerise, et, de nouveau, il est au ciel, voit la sainte Vierge et les Anges. Le camphre rétablit également le calme, mais sans amener de visions heureuses.

Frappé par le caractère spécial de ces expériences, le Docteur Luys les renouvela dans son service, non qu'il doutât de la bonne foi de ses confrères, mais pour voir par soi-même des effets aussi singuliers. Le succès en fut le même. Du rhum contenu dans un tube de verre, scellé à la lampe, par conséquent sans que la plus faible vapeur pût impressionner le sujet, donna les symptômes de l'ivresse; l'essence de thym, toujours en tube scellé, produisit de tels troubles respiratoires qu'il fallut recourir immédiatement à l'eau de laurier-cerise pour éviter que le patient succombât à une crise immédiate de suffocation. L'ipéca provoqua les vomissements, l'huile de ricin les coliques, de même que la sabine qui donna des troubles intestinaux très marqués.

En d'autres expériences, le haschich, toujours en flacon fermé, produit des hallucinations de la plus grande beauté, une sensation de joie, de légèreté, puis des moments de crainte accompagnée de froid, enfin, un retour à soi-même, une chûte en un doux sommeil bercé par de la musique religieuse. Cependant, le sujet est fatigué. De la contracture se manifeste; elle s'efface sous l'action du flacon de camphre.

Un des phénomènes les plus bizarres est étudié par le Docteur Dufour. Sous l'influence de la valériane, le sujet se sent comme métamorphosé en chat; il fait le gros dos, marche à quatre pattes, joue avec un bouchon, se roule à terre avec des mouvements souples dont il ne paraissait pas capable, lèche sa main, passe celle-ci délicatement autour de ses oreilles. La valériane, enveloppée dans un paquet, se trouve dans le bonnet de grosse laine dont le sujet a la tête couverte. Si on enlève bonnet et valériane, le sujet s'éveille subitement et s'étonne de se voir couché à terre ou sous le lit d'où il sort beaucoup plus difficilement qu'il y a pénétré. Le même sujet, ayant

des feuilles de laurier-cerise dans son bonnet, éprouve des visions célestes.

Le colonel de Rochas a, lui aussi, repris cette série de recherches. Chez son sujet, l'origan et l'angélique portent à la gaieté; la mélisse rend tantôt gai, tantôt triste. La racine de jusquiame a excité la sensibilité jusqu'à provoquer la colère. Le bouton d'or, comme le gaz hilarant, a déclenché un rire fou, tandis que l'ellébore lui inspirait d'excellents conseils qu'il donnait doctoralement à son entourage. La myrrhe, le benjoin, l'encens,



Sujet hypnotisé sous l'action du poivre présenté à gauche dans un tube de verre.

dirigent vers l'extase religieuse, tandis que l'anis, le thym, le girofle et la rose donnaient des idées de volupté. Le jasmin et la menthe réveillaient le sujet en pleine possession de soi-même.

Il n'y a pas là seulement des faits curieux à étudier. Il en résulte que la substance médicamenteuse n'agit point par sa masse mais par son rayonnement. Les expérimentateurs qui ont renouvelé les travaux des Docteurs Bourru et Burot ont appliqué un flacon bouché de chloroforme sur le ventre d'une malade qui souffrait des ovaires, ils ont ainsi supprimé la douleur et, avec elle, une grande partie de l'inflammation qui, depuis longtemps, résistait à tout traitement.

On est donc en droit d'affirmer que la matière irradie de la même façon, qu'elle soit inerte ou vivante et qu'il est des modes de guérison plus sûrs et moins dangereux que l'ingestion des substances toxiques utilisées par les allopathes.

Henri DURVILLE.

NOTRE COURRIER

Combien nous réconfortent des lettres comme la suivante, qui émane d'une femme longtemps malade, enfin rendue à sa famille, à ses quotidiennes occupations.

« Cher Monsieur,

« Comme je vous l'avais annoncé lors de ma visite à votre Fondation, je vous informe des changements survenus dans ma santé. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je regrette sincèrement une chose: celle de n'être pas allée vous trouver plus tôt.

« Depuis 18 mois, je m'étiolais. Fatiguée par une grande dépression nerveuse, je maigrissais, je changeais, et la moindre chose me mettait dans des états épouvantables; je ne pouvais voir personne, tant causer me fatiguait.

« Les quelques jours que j'ai passés à votre Fondation ont fait plus que tous les traitements subis depuis ma maladie. Depuis mon retour, je suis vaillante, je ne me sens plus fatiguée par le moindre travail, enfin, en huit jours, j'ai fait ce que je n'avais pu faire depuis de longs mois. Laissez-moi vous remercier sincèrement et avec une éternelle reconnaissance. — Mme M. »

Un simple cri, mais si éloquent:

« Cher Monsieur,

« De tout cœur, je vous dis *merci*. Je ne trouve pas de mots qui puissent exprimer toute la reconnaissance dont tout mon être est rempli pour toute votre bonté à mon égard. J'ose espérer qu'il me sera possible un jour de vous prouver ma reconnaissance.— Mme C. »

Encore un cri, un cri d'appel dans une situation qui semblerait inextricable s'il y avait quelque chose d'impossible aux Forces amies qui nous dirigent et qui nous permettent de nous appuyer sur elles; un de ces cris auxquels on ne peut résister, qui trouvent toujours dans notre sensibilité une réponse fraternelle:

« Mon très cher protecteur,

« Je puis vous dire, cher bon Maître que, si je n'avais pas votre protection, je ne serais plus de ce monde. C'est pourquoi je vous en prie, mon cher bienfaiteur, faites qu'on mette fin à mes tourments. — Mme G. »

Cet appel est entouré de tant de paroles de gratitude et de confiance que nous ne pouvons dire à quel point nous en avons été ému et nous avons la certitude d'avoir obtenu pour cette désespérée la solution heureuse qu'il lui fallait, physiquement et moralement.

Voici maintenant la voix reconnaissante d'une personne qui se trouve heureusement modifiée dans ses sentiments qu'elle réprouvait, mais dont elle ne savait pas se défendre. La voici maintenant maî-

tresse d'elle-même, priant pour ceux qui l'ont fait souffrir:

« Cher Monsieur, Ne sachant pas quand j'irai à Paris, je viens vous demander de bien vouloir m'envoyer l'Invocation pour 1932. J'ai à cœur de me joindre en pensée tous les jours à vous et à tous les Eudiastes pour la réalisation de votre belle œuvre. Puisse ma très humble participation être agréée par les Forces spirituelles.

« Je suis si touchée de votre bonté et de votre patience envers moi que je ne sais comment vous prouver ma reconnaissance. Je suis heureuse de vous dire que c'est à votre bonne influence que je dois de ne pas garder de rancune à ceux qui m'ont fait du mal. Le moral va toujours bien; l'estomac se maintient malgré le régime qui laisse plutôt à désirer. Et puis, j'ai si bon espoir—avec votre aide surtout—de sortir de tous ces ennuis! — Mlle S. »

Nous en avons la certitude, car les Forces spirituelles ne refusent jamais leur appui à ceux qui les prient avec confiance.

LES LIVRES :

Les Plantes magiques — Les Pierres magiques

par A. VILLENEUVE

Les *Plantes magiques* de A. Villeneuve indiquent à celui qui veut connaître les plantes dans leurs effets aussi bien que dans leur nature, tout ce qu'il est bon de savoir sur cette question, jusqu'au moment où l'on veut passer de ce qui s'apprend dans les livres à ce qui ne peut être révélé qu'oralement et sous les garanties que demande toujours le début de l'Initiation.

Les plantes contiennent des énergies que l'homme ne sait pas toujours déceler, surtout depuis que, s'abandonnant complètement au bien-être matériel, il a perdu cette acuité des sens qui distingue le primitif ou même le civilisé quand il n'a pas cessé de faire usage de sa subtilité, pour se référer exclusivement aux livres. C'est pour les chercheurs de cet ordre que Villeneuve a écrit ces légères brochures pleines d'enseignement et qui peuvent apporter tant de clarté à l'étudiant.

Dans les *Pierres magiques*, A. Villeneuve a cherché quelles sont les pierres qui ont une action physique ou psychique sur la personne humaine et il en a donné non seulement la liste, mais les pouvoirs avec une netteté ausi explicite que possible. Il parle également des métaux et des autres minéraux dans leurs rapports avec l'homme. Il dit de quel astre ils sont complémentaires et pourquoi. Toute personne qui s'intéresse à l'ésotérisme sentira de quelle importance sont de tels enseignements.

Les *Plantes magiques* d'A. Villeneuve, comme ses *Pierres magiques* sont parmi ces documents faciles à assimiler qu'il est toujours bon d'avoir sous la main, même quand on a étudié des ouvrages plus copieux parce qu'ils sont un des compendiums de la science de la Nature, de cette science des correspondances qui donne à l'homme tant de pouvoir sur la vie des êtres.

(Prix de chaque brochure: 1 fr. 95; ajouter pour l'envoi, par brochure, France: 0 fr. 45, étranger: 0 fr. 90; recomm. en sus, France: 0 fr. 60, étranger: 1 fr. 50; s'adresser à nos bureaux).

LES FORCES SPIRITUELLES

pour la protection et la guérison

Paraît le 1er de chaque mois.

Prix du n°: 1 fr. 25 (par poste, France: 1 fr. 40, étranger: 1 fr. 55).

Abonnement pour 1932: France et Colonies: 14 fr., étranger: 16 fr.

Collection 1930 (3 nos): 3 fr. 50 (port et recommandation en sus, France: 0 fr. 85, étranger: 2 fr. 10).

Année 1931 (12 nos): 14 fr. (port, France: 1 fr. 25, étranger: 3 fr.).

Henri DURVILLE, imprimeur-éditeur

25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.

Chèques postaux: Henri Durville, Paris 272.48.

Téléphone: Danton 88-70.

HENRI DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.